

Restructurations, plans sociaux, délocalisations, suicides : plusieurs romanciers de la rentrée explorent le monde du travail, souvent dans sa dimension la plus sombre. Parmi eux, Philippe Claudel, Nathal Kuperman, Romain Monnery ou la Britannique Monica Ali. L'écrivain Thierry Beinstingel analyse le développement de cette veine littéraire très critique. De son côté, la sociologue Danièle Linhart s'interroge sur l'image tragique de l'entreprise que renvoient les artistes français

# Travail : des mots sur les plaies

## « Dire non à la mainmise de l'entreprise sur le langage »

**Thierry Beinstingel, vous préparez une thèse sur le monde du travail dans la littérature contemporaine de ces trente dernières années. Pourquoi le choix de cette période ?**

Elle correspond à un renouveau de ce thème qui fut abandonné, à quelques exceptions près, après-guerre et jusqu'aux « trente glorieuses ». Dans les années 1980, trois livres, issus de la mouvance de Mai-68, marquent cette résurgence : *L'Etabli*, de Robert Linhart (Minuit, 1978), *Sortie d'usine*, de François Bon (Minuit, 1982), *L'Excès-L'usine*, de Leslie Kaplan (POL, 1982). Ces ouvrages offrent une représentation du travail extrêmement concrète. En ce sens, ils ne sont pas très éloignés de la littérature prolétarienne du XIX<sup>e</sup> siècle. Par la suite, on note un certain désintérêt des romanciers pour ce sujet – lié sans doute à l'arrivée de la gauche au pouvoir – et ce jusqu'aux années 1990 et la parution de *L'Extension du domaine de la lutte*, de Michel Houellebecq (Maurice Nadeau, 1994). Bien que ce roman ne soit pas à proprement

parler sur le travail, il met en scène un cadre et surtout évoque un sujet peu ou pas jusqu'alors abordé : l'informatique. D'une certaine manière, il fait écho à *La Misère du monde*, de Pierre Bourdieu (Seuil, 1993), qui peut se lire comme un roman. Lors des années 1990, on assiste à une transformation du travail symbolisée notamment par la disparition progressive, faute de combattants, de la littérature prolétarienne, et l'apparition d'une littérature de l'entreprise. Celle-ci prend son essor dans les années 2000, avec notamment *Stupeur et tremblements*, d'Amélie Nothomb (Albin Michel, 1999), *La Question humaine*, de François Emmanuel (Stock, 2000), ou encore *99 francs*, de Frédéric Beigbeder (Grasset, 2000). On commence à glisser vers une dématérialisation du travail, qui se poursuit aujourd'hui. A côté de cette littérature d'entreprise, un autre courant se fait jour avec des récits ou romans sur la mémoire ouvrière tels *Ouvrière*, de Franck Magloire (Aube, 2003), *Les Derniers jours de la classe ouvrière*, d'Auréliette Filippetti (Stock, 2003), ou *Atelier*

62, de Martine Sonnet (le Temps qu'il fait, 2008).

**Qu'est-ce qui caractérise les romans parus ces dernières années ?**

D'une part, ce sont des romans écrits de l'intérieur par des auteurs – cadres souvent – issus de l'entreprise. Je pense à Nicole Caligaris (*L'Os du doute*, Verticales, 2006) ou à Elisabeth Filhol (*La Centrale*, POL, 2009). Pour reprendre les termes de cette dernière, elle dit venir « de la société civile » par opposition à l'enseignement ou au journalisme : deux milieux intellectuels où traditionnellement se recrutent les écrivains. D'autre part, si le travail est devenu un sujet émergent en littérature, paradoxalement il est un sujet qui ne dit pas son nom. En effet, rares sont les écrivains qui avouent avoir écrit sur le travail, de peur peut-être d'être enfermés dans ce registre.

**La crise suffit-elle à expliquer cette multiplication des romans sur le travail ?**

Ce n'est pas l'unique raison. Il y a aussi la question du langage, qui est au cœur de ma démarche, et

que l'on voit apparaître de plus en plus dans les romans. En ce domaine l'entreprise est très perverse et très inventive. Elle produit un langage extrêmement hiérarchique qui se confronte à la langue maternelle et tend à s'imposer. De là, l'entreprise produit sa propre fiction notamment à travers les *storytelling* –, son propre « roman » dont nous sommes les personnages – et pervertit le terme. Il appartient donc aux écrivains de dire « non » à cette mainmise de l'entreprise sur le langage car nous sommes les dépositaires de cette richesse qu'est la langue.

**Cette littérature sur le travail marque-t-elle un retour du « roman contre », du « roman engagé » ?**

Il y a une grande réticence des écrivains par rapport au terme d'engagement au sens sartrien. Force est de constater cependant qu'ils s'engagent de plus en plus pour refuser cette chose abstraite et fantasmée qu'est devenu le travail. ■

Propos recueillis par  
Christine Rousseau